

Cavour s'était fait, à Paris, un allié très actif de Daniel Mann, exilé de Venise. De son côté, M. de Villamarina, ambassadeur de Sardaigne, employait toute sa diplomatie à entraîner Napoléon à promettre l'alliance française dans le cas d'une lutte avec l'Autriche : en 1857, il écrivait : " Napoléon et le temps sont pour nous et l'Italie : Je le soutiens, dussé-je, à l'heure présente, être tenu pour un visionnaire."

Pourtant, il n'est pas douteux que l'empereur, qui se sentait très appuyé en France par le parti conservateur, hésitait à se jeter dans cette aventure révolutionnaire. Il eût, comme nous l'avons dit déjà, certainement préféré oublier les promesses du condottieri Louis-Bonaparte; Orsini se chargea de les lui rappeler.

La tentative criminelle des révolutionnaires italiens devant l'Opéra inquiéta un instant Cavour. Quel serait l'effet produit sur l'esprit du Souverain qui venait d'échapper à la mort ? Croirait-il à son étoile et méprisera-t-il les menaces ou donnerait-il satisfaction au parti auquel il avait, dans sa jeunesse, prêté son appui ? C'était à lui, Cavour, qu'il appartenait, non seulement de sonder ce mystère, mais de trancher les hésitations qu'il devinait, chez un prince que son imagination emportait facilement dans le domaine des rêves, et qui se laissait charmer par le côté brillant des choses.

La finesse de Cavour lui faisait parfaitement se rendre compte que si, à ce moment, il laissait entrevoir à l'empereur le renversement de tous les trônes d'Italie et, en particulier de celui du Pape, il compromettrait sa cause.

Il fallait agir progressivement, l'entraîner d'abord dans une guerre contre l'Autriche, au nom de ce principe des nationalités, dont l'utopie devait le charmer, et plus tard le perdre. Puis, après ce premier pas, l'enchaîner si bien, qu'il fût forcé d'accepter les événements quels qu'ils fussent, comme des faits accomplis. Pas un homme en Italie, hormis lui, Cavour, ne lui paraissait de taille à amener ce résultat. Et, en cela il se rendait justice. Ce fut donc à lui seul qu'il confia le soin d'exécuter son plan diplomatique.

Sur le terrain de l'habileté, il se savait plus fort que l'empereur. Mais il redoutait de le rencontrer à Paris. D'ailleurs, parmi les hommes politiques, il en était dont il appréhendait les conseils. C'était avec Napoléon seul qu'il fallait traiter : flatter sa double faiblesse d'absolutisme et de confiance en lui.